

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
Lyon

FRANC PARLER

L'expédition de Tunisie, — comment parler d'autre chose, — a révélé dans le tempérament français un état pathologique qu'il serait sage de soigner.

Nous sommes trop nerveux, trop impressionnables, et le moindre événement politique nous jette dans une agitation hors de mesure et de proportion avec l'importance du sujet.

Qu'est-ce en effet que cette expédition de Tunisie, ou plus exactement cette répression des Khroumirs ?

C'est la plus petite guerre, l'entreprise militaire la moins grave que puisse prévoir une nation comme la France.

Infliger une correction à quelques tribus de pillards sans organisation, sans discipline et sans armement sérieux ; mater la résistance et déjouer les fourberies d'un pachalik de troisième ordre, dont l'armée régulière compte à peine quatre mille fusils, rétablir l'ordre et la sécurité sur la frontière d'une colonie, tout cela n'est pas une grosse affaire, — et pourtant quelle émotion !

Depuis trois semaines on ne s'occupe que de cette tempête dans un verre d'eau. Les journaux, du haut en bas, remplissent leurs colonnes de correspondances, d'informations, de dépêches, de révélations aussi compliquées qu'extraordinaires. Indépendamment de l'histoire de la Tunisie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, nous sommes encombrés des récits les plus circonstanciés sur les mœurs des habitants, la famille du bey, le caractère et les habitudes de cet excellent Sadock, la façon dont il boit, mange et se couche. Le perfide Maccio ne dit pas un mot, le sage Roustan ne fait pas un pas, sans qu'immédiatement vingt télégram-

mes arrivent : M. Maccio a dit ci, M. Roustan a répondu ça...

Et les mouvements militaires ! le vingt-sixième, le quarante-neuvième, le quatre-vingt-seizième, la première du troisième, le second du onzième, telle brigade par-ci, telle division par-là, telle section ailleurs... En voyant danser tous ces numéros, tous ces chiffres dans les alinéas des gazettes, on en arrive à se demander : combien faut-il donc de troupes pour dompter ces terribles Khroumirs et mettre à la raison cet invincible Sadock ? Cent mille, deux cent mille, trois cent mille, cinq cent mille hommes ? Appellera-t-on la réserve, les territoriaux, les sédentaires et les Alpinistes ?

Ce n'est qu'après de longues études que l'on finit par s'apercevoir que ces régiments, ces bataillons, ces escadrons sont toujours les mêmes et qu'ils repassent dans les journaux comme les cortèges de comparses dans les coulisses.

La politique extérieure n'échappe pas à cet affolement, et peu s'en est fallu que des diplomates agités ne nous misent l'Europe et l'Asie sur le dos, peut-être l'Amérique et l'Océanie, à propos de quelques ravageurs de récoltes.

L'Angleterre s'inquiétait, l'Italie s'agitait, la Turquie se réveillait, l'Allemagne se recueillait, l'Espagne elle-même et peut-être le Val d'Andorre...

Nous avons l'air de plaisanter, eh bien non, ce n'est pas une plaisanterie, rarement on vit en France plus de préoccupations, d'inquiétude et de trouble, que pour cet incident colonial qui n'est ni plus ni moins grave que ceux dont notre occupation africaine a été vingt fois le prétexte et le théâtre.

Valait-il la peine, en vérité, de se mettre ainsi sens dessus dessous, de faire tant de bruit et d'agiter l'opinion pour si mince histoire ?

grâce à cette clef spéciale du journalisme, qui sait ouvrir toutes les portes.

Le Docteur. — Faites entrer le malade n° 1... Ah une dame ! Voulez-vous me permettre de vous demander votre nom ?

La Malade. — Un nom très connu : je m'appelle la France !

Le Docteur. — Eh parbleu oui ! Comment ai-je fait pour ne pas vous reconnaître. Vous avez pris si belle mine depuis quelques années... Ah je vous ai connue dans un triste état !

La France. — N'est-ce pas, docteur, après cette terrible hémorragie ! A peine me restait-il une goutte de sang dans les veines.

Le Docteur. — Oui, mais cette goutte était bonne, le cœur fonctionnait bien, et vous voilà en aussi bonne santé que jamais !

La France. — C'est beaucoup dire, car je me sens toujours un peu souffrante.

Le Docteur. — On ne le dirait pas. Votre teint est rose, l'œil clair, l'embonpoint satisfaisant... De quoi vous plaignez-vous ?

La France. — J'éprouve des tiraillements, des enervements dans tous les membres.

Le Docteur. — Effet du printemps.

La France. — Pas tout à fait, car l'été, l'hiver et l'automne, je ressens parfois les mêmes fatigues.

Le Docteur. — Avez-vous quelque chose qui vous contrarie, qui vous obsède : des affaires ennuyeuses, des inquiétudes, des malheurs en perspective...

La France. — Pas précisément, plutôt des querelles de ménage.

Qu'arriverait-il miséricorde, si nous avions une vraie guerre, avec un ennemi sérieux, si nous avions à nous défendre contre de réels dangers ?

Mais nous perdriions la tête, mais nous prendrions des crises d'épilepsie, et il n'y aurait plus assez de douches pour calmer tous les cerveaux en ébullition !

C'est la faute aux journaux, direz-vous, qui avec leurs artifices typographiques, leurs réclames, leurs dépêches de jour ou de nuit, leur fièvre d'informations, leurs fils spéciaux, leurs innombrables reporters, provoquent cette agitation, cet émoi et ce tapage...

Admettons ; oui la presse à nouvelles peut être responsable dans une certaine mesure, mais franchement tout ce luxe de boniments, pourrait-il avoir une action sur le public, si ce public n'était pas dépourvu lui-même de calme et de sang-froid ?

Cette comédie de dépêches à sensation et d'informations palpitantes, pourrait-elle se jouer devant un parterre tranquille et peu disposé aux contes de nourrice ?

Consultez nos confrères, qui sont les premiers à rire de leurs inventions, ils vous répondent tous : « Mais nos lecteurs demandent ça, il leur faut des émotions, des renseignements, des nouvelles à tout prix... Pourquoi irions-nous contrarier un goût qui nous donne après tout des bénéfices honnêtes ? Il en est de la Tunisie et des Khroumirs comme des femmes coupées en morceaux. Jamais nous ne publierons assez de détails, de descriptions, de dissections et d'autopsies... C'est absurde, ridicule, mais c'est ainsi, et nous serions bien sots de vouloir nous montrer plus sages que Monsieur Tout-le-monde... »

Ce petit discours ne fait que confirmer notre diagnostic du début. Nous

Le Docteur. — Ah l'on se dispute parfois dans votre maison ?

La France. — Parfois, c'est presque toujours ! Les uns veulent ci, d'autres ça... Si vous saviez ce que le scrutin de liste et le scrutin d'arrondissement ont provoqué de débats et de discords..., il n'y avait plus moyen de déjeuner tranquille.

Le Docteur. — Voilà qui ne vaut rien.

La France. — Et la police, et la Tunisie, et les Jésuites, et les nihilistes, et les intransigeants, et les opportunistes...

Le Docteur. — Assez, assez ! Je comprends maintenant vos malaises. Un commencement de névrose. Ce n'est pas grave, et l'organisme n'est pas atteint. Pourtant, il faut soigner ça. Vous avez d'abord quinze jours de repos devant vous.

La France. — Oui, mes sénateurs et mes députés sont en vacances.

Le Docteur. — Excellente occasion pour bien vous traiter, car il vous faut surtout du calme. Voilà mon ordonnance : tisane de camomille, frictions de Baume Tranquille, trêve à toute polémique. Régime doux. Pas de Khroumirs. Eviter les coups de soleil et la lecture des journaux... Le malade n° 2.

— Me voici, monsieur le docteur.

Le Docteur. — Tiens l'empire russe !

L'Empire russe. — Hélas oui, toujours moi !

Le Docteur. — Ça ne va donc pas mieux ?

L'Empire russe. — Très mal au contraire.

Le Docteur. — Diable, diable ! Voyons avez-vous fait mes remèdes ?

L'Empire russe. — Je ne peux pas les avaler !

sommes une nation agitée, inquiète, et notre maladie est la grande maladie du siècle : la névrose.

Il importe donc de nous garder le plus possible de cet éréthisme spécial qui trouble la vue, fausse le jugement, exagère la portée des événements, transforme les moulins à vents en forteresses et le bey de Tunis en foudre de guerre.

Quant aux journaux « bien informés » ils se moquent du public, c'est évident, mais pourquoi le public se laisse-t-il moquer de lui ?

Les lecteurs n'ont que les journaux qu'ils méritent.

JACQUES BARBIER

La Mairie de Lyon

Ne trouvez-vous pas qu'elle se fait trop attendre ? On dirait quasiment qu'il y a parti pris de justifier les critiques et les défis des journaux réactionnaires : Viendra, viendra pas !

Est-elle donc bien difficile à organiser, cette mairie centrale ? Assurément, il y a des mesures à prendre, des combinaisons à adopter, des démarcations à fixer pour définir nettement les rôles respectifs de la préfecture et de la mairie. Rien n'est plus sage que d'éviter toute confusion, que de prévenir tout conflit...

Mais voyons, depuis que cette question de mairie centrale est sur le tapis, personne n'avait donc songé à préparer un projet d'en-semble réglant ces divers points ?

Personne ne s'était donc occupé de cette « mobilisation administrative » ?

Que ferait le maire, que ferait le préfet ? Comment se distribueraient les services ? Où logerait-on les bureaux ?

Tout ce travail n'aurait-il pas dû être prêt, au moment de la discussion parlementaire, de façon qu'une fois le vote acquis, il n'y eût plus que des modifications insignifiantes pour faire rouler la machine ?

Là, comme ailleurs, nous avons le regret de constater la négligence et l'étourderie qui se représentent trop souvent dans nos ad-

Le Docteur. — Comment mes pilules constitutionnelles !

L'Empire russe. — Elles me restent toujours à la gorge !

Le Docteur. — Bien étonnant, elles ne sont pas si grosses. Et mon sirop libéral ?

L'Empire russe. — Il me donne des nausées insupportables.

Le Docteur. — Pourtant je vous l'avais ordonné à bien petites doses. Avez-vous au moins changé votre régime ?

L'Empire russe. — Euh, euh !

Le Docteur. — Toujours des liqueurs fortes ?

L'Empire russe. — De temps en temps...

Le Docteur. — Et des viandes saignantes ?

L'Empire russe. — Ne faut-il pas se soutenir...

Le Docteur. — Mais ce régime ne vous soutient pas, il vous ronge ! Vous croyez vous fortifier et ne faites que vous affaiblir...

L'Empire russe. — Je le sens trop : depuis quelques semaines surtout ça ne va pas, mais là pas du tout.

Le Docteur. — Faites voir la langue.

L'Empire russe. — Voilà !

Le Docteur. — Horriblement épaisse et chargée, — une vraie langue de pendu !

L'Empire russe. — Que dites-vous là, lorsqu'au contraire...

Le Docteur. — J'entends bien, mais le mal est plus haut que vos potences. Encore une fois, faites un effort, reprenez mes remèdes.

L'Empire russe. — Toujours les pilules constitutionnelles...

Le Docteur. — Mon Dieu oui !

Feuilleton de la RENAISSANCE

Une Consultation

En dépit de toutes les poésies et de toutes les romances, le printemps est une époque chère aux médecins et bête des apothicaires. Toutes les maladies, depuis l'innocent rhume de cerveau jusqu'à la méningite aiguë, en passant par les rhumatismes et les catarrhes semblent se donner rendez-vous au renouveau.

Il ne faut donc pas s'étonner, si pendant notre « gracieux » mois d'avril, saison des lilas et des bronchites, les cabinets de docteurs sont pris d'assaut par les malades.

L'un des plus encombrés est sans contredit celui du docteur Sincère, dont la réputation est telle que les clients affluent chez lui, des cinq parties du monde.

Sa salle d'attente, garnie dans les coins et recoins, — il y a des malades jusque sur la cheminée, — présente un assemblage bariolé de tous les costumes connus : caftan oriental, boléro espagnol, fourrures russes, gibus britannique, veste autrichienne, tunique allemande, etc... toutes les nationalités viennent mettre à contribution la science et le diagnostic du célèbre docteur.

Rien n'est donc plus intéressant et plus instructif qu'une de ses consultations.

Pénétrons, si vous voulez dans son cabinet,

ministrations multiples, non moins que dans l'esprit de nos politiciens.

On a une idée, une théorie, un principe caressés avec conviction, couvés avec amour. La mairie centrale, les franchises municipales, le droit de s'administrer, etc., etc... Ces chères doctrines, on les défend, on les propage, on les conquiert... Mais à l'heure même, à cette heure désirée et attendue où l'on peut librement mettre la main sur cette conquête..., personne ne se présente. Absence complète du vainqueur qui a bien su gagner la victoire, mais qui ne sait pas en profiter, et semble aussi embarrassé de son triomphe qu'une poule d'un couteau.

Pourquoi ? Parce que, encore une fois, les partisans les plus ardents de la mairie centrale n'avaient oublié qu'une chose, à savoir l'application, la pratique, la mise en œuvre de cette organisation nouvelle... Si bien, que tous ces règlements administratifs envoyés tardivement ou mal conçus, font la navette entre le ministère et le conseil d'Etat, que les semaines se passent et que la presse conservatrice a beau jeu pour écouler ses lardons.

Décidément Lyon n'a pas de chance. Il semble qu'une fée grognon s'attache à toutes ses entreprises publiques, et se fait un malin plaisir de les retarder, de les contre-carrier et de les « Babeliser ».

Qu'il s'agisse d'embellissements, de réparations urgentes, d'améliorations nécessaires, de réformes indispensables, partout et toujours nous retrouvons ces lenteurs agaçantes, ces délais indéfinis, qui ressemblent à une gageure.

Tout se commence, rien ne s'achève !

Voilà plus de vingt ans, par exemple, que la place des Jacobins encombrée d'échafaudages, de moellons et de matériaux de tout genre, nous donne le spectacle ridicule, tantôt d'une carrière de pierres, tantôt d'un puits de charbons, tantôt d'un marécage, et cela au point le plus central, au cœur même de notre cité.

La place Perrache est demeurée dix années avec un piédestal tronqué, qui ressemblait à un pâté froid oublié par quelque gâte-sauce...

Notre lycée incommodé, notre bibliothèque désorganisée, notre pont Morand qui s'ébranle et qui s'affaisse, — tout cela attend, attendra encore, attendra toujours !

Et le palais Saint-Pierre ! On y travaille bien, mais depuis le temps, n'aurait-on pu le reconstruire presque en entier ?

Parlerons-nous des tramways dont toutes les lignes devaient être livrées au public, au mois de mars, dernier délai...

Nous voici fin avril, et trois lignes seulement sont exploitées avec une organisation qui sur plusieurs points laisse pas mal à désirer...

Faut-il revenir sur les éternels pompiers ? Une commission a été nommée, il y a près d'un an. Cette commission n'a pas encore édicté un règlement, ni proposé une surveillance qui empêchât les pompiers de fumer leur pipe dans les couloirs... Et les tuyaux crèvent toujours, et la pompe à vapeur n'arrive jamais, et si elle arrive, elle verse sur les trottoirs, à moins qu'on oublie de mettre l'eau dans la chaudière...

Croyez-le bien, ce n'est pas pour le plaisir de faire de la critique que nous relevons toutes ces négligences, toutes ces incuries et toutes ces torpeurs.

Non, mais il est incroyable que l'administration d'une ville comme Lyon ne soit ni plus vigilante, ni plus active.

A qui la faute dira-t-on ? Chacun s'en décharge à sa façon. Tantôt le conseil municipal, tantôt la préfecture, tantôt les ingénieurs, tantôt les architectes, tantôt les entrepreneurs, tantôt les Khroumirs...

Eh mon Dieu oui, les Khroumirs ! Pourquoi ne les ferions-nous pas intervenir à leur tour dans ce singulier désarroi qui ne nous laisse qu'une vague consolation...

Laquelle !

Qui va *piano va sano*, dit le proverbe.

Pour peu qu'il soit vrai, toutes nos constructions publiques seront des chefs-d'œuvre, nos réformes des merveilles, nos pompiers, des anges et notre mairie centrale, une perfection.

Espérons que nos petits neveux de l'an 2.000 auront la joie de vivre dans ce pays de Cocagne.

LES POTENCES RUSSES

Avez-vous lu dans les journaux ce récit effroyable ? L'exécution des assassins du czar fait frémir les plus indignés. Le bourreau est une brute : cela est assez dans l'ordre des choses ; mais il abuse vraiment de ses avantages. Il pend depuis des années, — et Dieu sait s'il a chômé, le malheureux ! — et il ne sait pas même pendre médiocrement. Ses cordes cassent, les condamnés retombent à moitié asphyxiés sur la plate-forme, il les reprend, il les repend, il leur essaye successivement toutes les cordes de son étalage, il les casse encore ; cela finit par des luttes abominables entre bourreau et victimes — quand ces malheureux ont perdu la raison, quand ils sont à moitié étranglés, ils ne veulent pas mourir, la bête qu'ils terrassaient par la force de leur volonté se réveille, la chair crie contre le néant... alors il y a des enlacements ignobles, des résistances éperdues, des révoltes de fauve, enfin la justice du czar est satisfaite... après trente cinq minutes d'affreuse agonie pour ces misérables patelants et martyrisés.

Ils sont coupables, eh oui ! Ils ne sont pas dignes de pitié !... Je vous arrête ici : ils auraient droit au moins à la pitié du chasseur pour le fauve : quand il l'a abattu, il ne le fait pas souffrir : il l'achève. Aussi quel est l'effet de ces saturnales ? Le peuple, la jeunesse, tout ce qui sent battre un cœur dans sa poitrine s'émeut, s'irrite, s'indigne. On a lutté par là bas, pour arracher les victimes à leurs tourmenteurs, l'autre jour il a fallu arrêter des bandes entières d'apitoyés qui voulaient sauver de la mort ces hallucinés de la lutte sociale. Et à ce travail de son esprit, le peuple oublie le crime pour ne plus voir que son horrible châtimement.

Puisqu'il faut tuer absolument pour apprendre aux tueurs à respecter la vie des autres, il fallait, il faudrait au moins les tuer correctement. Les spectacles hideux ne soulèvent que l'écume des sentiments et des passions. La foule en revient plus gangrenée ; tuez dans les prisons, comme on tue à l'abattoir ; cachez la plaie qui ronge l'humanité, comme on cache la bête enragée dont on se délivre. — Et n'abusez pas de la souffrance humaine — Pendez proprement !

L'Allemagne. — A cause de mon sabre qui me bat les jambes...

Le Docteur. — Le fait est qu'il est d'une dimen ion ! Ne pourriez-vous le raccourcir ?

L'Allemagne. — Y songez-vous ! Raccourcir mon sabre... Avec quoi me défendrais-je après ?

Le Docteur. — Voilà bien du temps perdu avec toute cette ferraille. Que me voulez-vous en somme ?

L'Allemagne. — Je veux que vous me guérissiez.

Le Docteur. — De quoi ?

L'Allemagne. — De toutes mes maladies, parbleu. Je ne mange plus, je ne dors plus, je ne respire plus...

Le Docteur. — Mais comment voulez-vous manger, respirer et dormir, avec cette cuirasse qui vous comprime l'estomac et vous écrase la poitrine, avec ce casque qui vous aplatisse le crâne... Je parie que vous couchez dans cet accoutrement ?

L'Allemagne. — Bien entendu. Si l'on me surprenait pendant mon sommeil ?

Le Docteur. — Qui vous surprendre ?

L'Allemagne. — L'ennemi héréditaire, parbleu...

Le Docteur. — Mais votre véritable ennemi héréditaire, c'est votre rage d'armement, vos manies de casques, de cuirasses et de sabres... Dépêchez-vous de vous débarrasser de ces engins et au plus vite !

L'Allemagne. — Me désarmer ? Plutôt mourir !

Le Docteur. — A votre aise... Je vous préviens seulement que ça ne sera pas long...

LES VIEILLES GIBERNES

Non ! vous direz ce que vous voudrez, mais ce qui se passe n'est pas limpide comme de l'eau de roche. L'autre jour on entreprend dans tous les régiments de France une espèce de mobilisation qui met la presse en révolution et fait crier à l'incapacité, au désordre, au gâchis, à l'affolement ! Tout le monde s'en mêle : on n'avait pas assez d'épithètes désagréables pour qualifier l'incurie du ministère de la guerre ; — et voilà qu'aujourd'hui c'est un refrain tout opposé qui est entonné en chœur par les mêmes instrumentistes : tout a été parfait, admirable, exquis, — oh ! oh ! qui donc trompe-t-on ici. Vérité le dimanche, erreur le jeudi,

Comment en un plomb vil...

Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, que l'administration du général Farre ne mérite pas tant de compliments après avoir été abreuvée de tant de couleurs ? Voyons : que s'est-il passé, en somme ? Notre mobilisation est organisée et admirablement organisée en vue d'une agression de l'ennemi séculaire : de l'Allemagne. Tout est combiné, prévu, noté jusqu'au moindre détail pour porter instantanément aux frontières de l'est la muraille vivante qui doit arrêter le colosse teuton. — C'est fort bien. Mais on n'a pas voulu déplacer un seul des corps d'armée placés en échiquier contre le Rhin et les Vosges. D'autre part, dégarnir les positions algériennes au moment d'un soulèvement possible des tribus arabes, paraissait bien dangereux. On aurait pu alors renforcer considérablement les régiments algériens en les mobilisant, c'est-à-dire en appelant leurs réservistes et leurs territoriaux — c'était logique. Il paraît que ce n'était pas politique et qu'il fallait à tout prix laisser à leurs affaires messieurs les réservistes et messieurs les territoriaux de l'Algérie. — Cela peut encore se justifier.

Alors, il n'y avait qu'un parti à prendre pour trouver les vingt ou trente mille hommes nécessaires : écrémer les corps d'armée de la métropole ; et c'est ce qu'on a fait. Dans ce cas, la chose paraissait d'une simplicité enfantine : chaque régiment est composé de quatre bataillons, trois de combat et un de réserve. Les plans de campagne et de mobilisation ne font état que de ces trois premiers. Seuls, ils sont envoyés en avant, seuls ils sont désignés pour monter en chemin de fer et marcher au feu. Le quatrième était donc tout désigné de son côté pour aller en Algérie. Son départ ne changeait pas un iota aux combinaisons du ministère, il était complet en cadres et les cadres complets suffisaient pour former un excellent bataillon de marche : les hommes se trouvent sans peine quand on a la série entière de leurs commandants. Eh bien, cela était si simple qu'on s'est bien gardé de le faire. On a pris au hasard, à droite et à gauche, un bataillon par-ci, un escadron par-là, et au milieu d'un affolement, qui a duré près de quinze jours au ministère, on a fini par réunir à grand peine, à grands embarras, à immenses difficultés, vingt mille soldats tirés de tous les coins du pays, et dont le départ désorganise tout le plan si laborieusement conçu et préparé par l'état-major général. Pourquoi cela ? Parce que si nous sommes reconstitués en hommes, en chevaux, en canons, en munitions, si tous nos officiers travaillent comme des nègres et font d'immenses progrès chaque jour, nous nous heurtons, comme il y a dix ans, comme il y a vingt ans, contre une pierre d'achoppement toujours la même. A la tête de nos soldats reconstitués, revivifiés, régénérés, il y a toujours les mêmes

généraux dont l'insuffisance nous a déjà coûté si cher. Du zèle, ils en ont ; du courage, ils en sont pétris ; de la décision, de la netteté, de l'initiative, ils n'ont pu l'acquiescer et ils ne l'acquiescent pas.

Oui, le mal est évident : toute cette affaire de mobilisation a été déplorablement conçue et encore plus déplorablement exécutée. Pendant quinze jours les ordres les plus contradictoires s'embrouillaient avec les réponses les plus incohérentes. Le ministère était débordé, les chefs de corps étaient affolés — et on a perdu du temps, beaucoup de temps à se heurter la tête contre les murs sans trouver la porte de sortie.

Dans ce désarroi général causé par une infime prise d'armes à laquelle on avait eu le tort de ne pas songer d'avance, il n'y a eu qu'une exception. Un général, le nôtre, on peut et on doit le citer, c'est M. de Miribel, a été à hauteur des circonstances. Sans perdre de temps en télégrammes comme la plupart de ses vieux collègues, il s'est mis à la besogne : Sans demander aucune explication, il a fait partir les bataillons dont on le privait si imprudemment — et avec son habileté bien connue, la chose n'a pas été longue. Puis, il est rentré dans ses bureaux et immédiatement il s'est remis au travail : le lendemain, il reconstituait son effectif, réorganisait ses cadres, et dans quelques jours il sera prêt et complet comme avant, pour marcher où le danger du pays l'appellera. Avant d'entreprendre ce travail de réorganisation, il n'a pas demandé l'avis du ministère : on ne le lui aurait pas donné ; Il a dit ensuite : voilà ce que je fais. Alors, on lui a répondu : Bravo, vous agissez en incomparable général ! — Il aurait pu répliquer : Il faut bien parer à vos sottises. — Mais ces choses là se pensent et ne se disent pas.

Malheureusement il y a dix-neuf corps d'armée, tous atteints dans leurs œuvres vives comme le corps du général de Miribel. Combien de chefs auraient eu l'initiative et la prévoyance de celui-ci ? Hélas ! les vieilles gibernes sont là qui s'incrument dans les commandements et y appliquent le principe familier à toute culotte de peau qui grogne : Ne rien apprendre et tout oublier...

Nous périrons par les vieilles gibernes que le bonapartisme expirant a laissées comme une tache originelle à la tête de notre armée renouvelée. Tant qu'elles seront là, cramponnées à leurs épaulettes peu glorieuses, on ne fera rien de bon ; — parce que malgré les soldats, malgré les munitions, malgré les fortresses, malgré le travail des hommes et des officiers, il n'y a qu'un élément absolu de succès dans une agglomération militaire : le chef.

FEUILLES VOLANTES

La conférence monétaire qui tient ses assises à Paris, présente en apparence, moins d'intérêt que l'expédition de Tunisie.

Il est possible que les études comparatives sur l'étalon d'or et la valeur proportionnelle des métaux précieux et de leur alliage, soient moins palpitantes que le portrait du bey de Tunis, la description du Bardo ou le récit des intrigues de l'aigrefin Maccio...

Pourtant cette question monétaire mérite bien une petite attention. Nous n'aurons pas toujours les Khroumirs, mais nous aurons toujours des échanges et des paiements à faire avec les Anglais, les Allemands, les Américains, les Russes, les Espagnols, etc.

Or, rien n'est plus incommode et plus favorable aux erreurs ou aux fraudes que cette

Le Docteur. — Je vous croyais soigné par le docteur Maccio.

Le bey de Tunis. — Un charlatan !

Le Docteur. — Quoi, il ne vous a pas guéri ?

Le bey de Tunis. — Il m'a endormi, voilà tout, avec ses boules d'opium. Vous l'avez vu, je ronflais jusque dans votre salon.

Le Docteur. — Quelle dose prenez-vous ?

Le bey de Tunis. — Impossible de m'en souvenir, mais assez pour m'abrutir complètement.

Le Docteur. — Cela se voit. Où souffrez-vous en résumé ?

Le bey de Tunis. — Là, sur mes côtes.

Le Docteur. — Je comprends. Il y a bien des désordres dans votre organisme ; il vous aurait fallu une bonne purgation.

Le bey de Tunis. — Vous croyez ?

Le Docteur. — Sans doute, afin d'éviter la saignée qui se prépare...

Le bey de Tunis. — Comment on me saignerait ?

Le Docteur. — Dam ! Je le crains.

Le bey de Tunis. — Et ce farceur de Maccio qui me certifiait... Un remède docteur, un bon remède !

Le Docteur. — Il est bien tard !

Le bey de Tunis. — Je payerai ce qu'il faudra...

Le Docteur. — En papier turc ?

Le bey de Tunis. — Non, en monnaie française...

Le Docteur. — Allons, commencez par une forte évacuation de Khroumirs, autrement je ne réponds de rien.

L. LECLAIR.

L'Empire russe. — Et le sirop ?

Le Docteur. — Parfaitement.

L'Empire russe. — Et si mon estomac s'y refuse...

Le Docteur. — Faites-lui violence, morbleu ! Il en a bien avalé d'autres. Dans tous les cas c'est plus facile à digérer que la dynamite... Appelez le n° 3...

Le valet de chambre. — Entrez, entrez ! Madame Allemagne !

L'Allemagne. — Jamais je ne pourrai....

Le Docteur. — Voyons qu'y a-t-il donc ?

L'Allemagne. — C'est mon casque qui me gêne.

Le Docteur. — Quittez-le, parbleu !

L'Allemagne. — Jamais de la vie ! Me découvrir la tête !

Le Docteur. — Comme il vous plaira. Assesyez-vous alors.

L'Allemagne. — Je ne peux pas...

Le Docteur. — Comment vous ne pouvez pas ?

L'Allemagne. — Je voudrais vous y voir, avec une cuirasse qui me descend jusqu'aux genoux.

Le Docteur. — Quittez la cuirasse, alors.

L'Allemagne. — Perdez-vous la raison ? Et si l'on m'attaque...

Le Docteur. — Pas dans mon cabinet.

L'Allemagne. — On ne sait pas, il y a des ennemis partout.

Le Docteur. — Charmante confiance... Approchez-vous au moins.

L'Allemagne. — C'est que ce n'est pas commode de marcher...

Le Docteur. — Pourquoi donc ?

diversité de monnaies, dont la connaissance exigerait une éducation spéciale.

Le penny, le schelling, la livre, le dollar, la couronne, le kreutzer (prononcez cruche), le florin d'Allemagne, le florin de Hollande, le dour, le sequin, les pesetas, le kopeck... Allez donc vous reconnaître au milieu de ces dénominations et de ces valeurs, pour payer votre hôtel ou votre voiture !

Balzac raconte que, voyageant en Allemagne, il n'avait trouvé qu'un moyen de ne pas trop se tromper et de ne pas être absolument exploité. Abondamment pourvu de la plus petite monnaie du pays, il mettait ses menues pièces dans la large main de son cocher, jusqu'à ce qu'il le vit rire...

Ce rire lui indiquait qu'il avait atteint le maximum.

Mais ce système est un peu chanceux, surtout avec des automédons d'un caractère triste...

Mieux vaudrait donc adopter une unité monétaire pour toutes les nations civilisées, et si les confédérés de Paris peuvent arriver à ce résultat, ils méritent la reconnaissance des négociants et des voyageurs des deux mondes.

Bulletin de décès — mort de lord Beaconsfield, mort de M. Baze.

Lord Beaconsfield vulgo Disraeli, occupera, sans contredit, une des places importantes de l'histoire britannique. — Italien d'origine, il conçut pour sa nouvelle patrie, une de ces affections profondes d'où naissent souvent de grandes choses. Personne autant que lui ne se montra jaloux de l'honneur et de la prépondérance britanniques, et ce fut l'excès même de cette ardeur patriotique qui déterminait sa chute. Non content d'avoir doté la reine Victoria du titre d'impératrice des Indes, lord Beaconsfield voulut porter le drapeau des Trois-Royaumes sur les confins les plus reculés du globe. Conquêtes plus périlleuses que profitables lui apprenant la vérité du proverbe : Qui trop embrasse...

A la suite de l'expédition de l'Afghanistan, où il fallut sacrifier des milliers d'hommes et engloutir des sommes énormes sans résultat appréciable, un revirement se produisit en Angleterre contre cette politique aventureuse, et John Bull trouvant qu'il dépensait trop d'argent pour trop peu de bénéfices, rendit lord Beaconsfield à « ses chères études », lui substituant M. Gladstone.

Lord Beaconsfield occupa ses loisirs forcés à la publication d'un roman assez médiocre *Endymion*, le chant du cygne d'un écrivain remarquable et d'un politique de premier ordre. L'Angleterre lui doit l'île de Chypre et le regain de prestige que lui valut sa résistance déterminée aux ambitions moscovites.

Sans lord Beaconsfield, il est probable que la Turquie serait une province russe. Quant à la France elle n'eut pas trop à se plaindre de cet homme d'Etat, qui se serait opposé, paraît-il, aux projets de guerre de l'Allemagne en 1875. Fut-ce pure générosité ou crainte de voir grandir démesurément l'ogre Prussien... Etant donné les précédents, nous pencherions plutôt vers la seconde hypothèse. En tout cas, ne soyons pas trop difficiles, et mettons que ce jour-là lord Beaconsfield se souvint d'Inkerharn. Mieux valait tard que jamais.

M. Baze ou moussu Baze, comme on l'appelait, est d'un ordre politique plus modeste.

Grand avocat d'Agen même, son principal titre de gloire est d'avoir été le questeur le plus terrible de l'Assemblée de Versailles. Victime du coup d'Etat de décembre, il avait conservé une haine corse contre les étrangers de Parlement, et cette antipathie fort naturelle, mais parfois aveugle, avait fait de M. Baze un véritable cerbère. Il n'était plus possible au plus inoffensif des journalistes de pénétrer dans la galerie des Tombeaux, sans se voir assailli d'une nuée d'huissiers, *nigrum agmen*, conduits par l'intraitable Baze, changé pour la circonstance en Archange exterminateur.

Moussu Baze voyait partout le spectre d'un Saint-Arnaud ou d'un Morny, — ayant pour devise que la crainte du bonapartisme est le commencement de la sagesse.

A ce point de vue il rendit de véritables services à la République, au moment où l'ordre moral se faisant le protégé de l'empire, le duc de Broglie mettait sa main dans celle de Cassagnac. M. Baze fut récompensé de sa résistance à la politique de combat par un siège de sénateur inamovible, et les républicains ne sauraient refuser un coup de chapeau au cercueil de ce politique grincheux mais honnête, auquel il sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup détesté les sacrifiants du Mexique et de Sedan.

Consolons-nous : les pompiers de Lyon ne sont pas seuls au monde.

Un incendie considérable éclate à Grenoble, les pompiers accourent, mais avec quelles pompes ! Les balanciers ne fonctionnent pas, les tuyaux crèvent, et l'on est obligé d'aller quérir des serruriers pour réparer les dites pompes..., pendant que les maisons brûlent. Comme c'est pratique !

Si cela continue il faudra changer la définition du dictionnaire : *Pompe à incendie*, « matière inflammable, engin dangereux,

« qui sert à activer le feu. Peut-être utilisé « en cas d'inondation. »

On annonce que le général autrichien Benedeck est à la dernière extrémité.

Qui se souvient de Benedeck ? Il eut pourtant son heure de célébrité.

Benedeck, le vaincu de Sadowa avait un plan infailible tout comme Trochu.

Infortuné Benedeck ! il emporta son plan dans l'autre monde où nul n'ira le chercher.

Notre confrère le *Progrès* qui avait déjà abaissé son prix à dix centimes, vient de faire un nouveau pas vers le bon marché, en paraissant à cinq centimes, — grand format.

Cette tentative hardie mérite de réussir, et nous lui souhaitons sincèrement tout le succès possible.

Parmi les innombrables canards qui s'envolent quotidiennement de Biskra, Soukarras, la Calle et autres coins de la frontière tunisienne, il en est un qui nous a paru d'un goût spécial. Le voici, un peu refroidi, mais toujours savoureux.

« Les femmes Khroumirs voulant prendre « part à la guerre, ont tué leur derniers « nés, pour être plus libres de leurs « vêtements ! »

Nous connaissons les amazones qui se coupaient un sein, afin de pouvoir tirer plus commodément de l'arc, mais cette idée de tuer les enfants à la mamelle, pour « être plus libres de leurs mouvements, » est grande comme le monde.

Nouvelle de demain.

Les Khroumirs décidés à résister jusqu'à la mort, se proposent d'élever autour de leur camp, des retranchements en papier mâché. Il y a en ce moment dix-huit mille Khroumirs qui mâchent de vieux journaux à cette intention. Le ministre de la guerre vient d'interdire l'exportation en Tunisie des papiers d'emballage, considérés comme engins de guerre.

ZÉDE

Les Remontrances de Grosjean

Grosjean remontre son curé, c'est connu. Grosjean avait ces jours-ci une belle occasion de se taire, mais Grosjean n'y a pas tenu.

— Monsieur le curé, a dit Grosjean, — le curé dans cette circonstance se nomme la République et Grosjean est Bonaparte ou tout au moins son valet ;

Donc, grondait notre homme, je trouve que la République fait bien mal les choses.

— Oui-da, Grosjean !

— A-t-on jamais vu, par exemple, une expédition plus témérairement engagée que celle de Tunisie ?

— Sans doute on en a vu Grosjean ; on a vu par exemple, celle du Mexique, qui n'avait d'autre prétexte que de faire gagner une quinzaine de millions à l'un de vos patrons, le duc de Morny ; tandis que l'expédition de Tunisie a pour but de protéger nos nationaux contre des pillards.

— Tout cela est bon à dire, mais on n'a jamais pu tirer au clair l'affaire de l'Enfida et du chemin de fer de la Calle.

— Parfaitement si, Grosjean, tout cela a été tiré très au clair, pour ceux du moins qui ne se mettent pas comme vous les poings dans les yeux. Tous les hommes honnêtes comprennent très bien qu'il n'y a là derrière que des intérêts publics et qu'aucun de nos hommes d'Etat n'est porteur de lettres de change contre le bey de Tunis.

— Admettons, reprend Grosjean : il n'empêche que cette campagne a été organisée avec une incurie rare. On a mis quinze jours à mobiliser dix mille hommes, et, quand il s'est agi de les embarquer, on ne trouvait ni bateaux ni transports.

— Vous avez peut-être raison, Grosjean, dans une certaine mesure, et je reconnais que la mobilisation ou la concentration aurait pu aller plus vite.

— Ah ! vous en convenez !

— Je conviens de tout ce qui est juste, seulement, m'est avis que vous êtes plus mal placé que personne pour formuler ces critiques.

— J'en ai le droit comme tout le monde.

— Eh non, vous n'en avez pas le droit, Grosjean, parce que vous oubliez trop vite la poutre qui vous crève l'œil.

— Je n'ai pas la moindre poutre.

— Vous voulez donc me forcer à vous rappeler votre guerre de Prusse et les folies criminelles de vos généraux ?

— Aucune faute n'a été commise.

— C'est le mot de votre avocat ; mais il ne saurait effacer les boutons de guêtres de votre maréchal Lebœuf et son affirmation que nous étions prêts à trois années de guerre. C'était là un effronté mensonge, Grosjean.

— C'était la faute à l'opposition.

— L'opposition n'approvisionnait pas les arsenaux et ne surveillait pas les contingents militaires.

— Parlons-en des contingents. Est-ce que vos compagnies sont complètes ?

— Moins incomplètes, Grosjean, que les vôtres qui n'existaient même pas. Rappelez-vous que le maréchal de Mac-Mahon était commandant d'un corps d'armée dont une partie ne figurait que sur le papier.

— Ce sont des histoires...

— Histoires écrites en lettres sanglantes à Reischaffen. Et ces soldats qui manquaient de pain deux jours après l'entrée en campagne, est-ce aussi une histoire ?

— Votre intendance ne vaut pas mieux.

— L'intendance ne vaut pas énormément, je l'avoue, cependant elle ne passe pas absolument son temps à procurer des homards frais à un empereur quelconque.

— Encore des calomnies, mon empereur ne mangeait pas de poisson, c'était pour la cuisine de Gambetta.

— Domage, mon pauvre Grosjean, que Gambetta n'eût pas encore de cuisine. Trompette n'était pas fondu.

— Vous direz ce que vous voudrez, il est certain, monsieur le curé, que vos troupes manquent de munitions et que c'est une chose honteuse après tout l'argent que nous avons dépensé pour leur armement.

— Calmez-vous, Grosjean, si nos troupes manquent de munitions, les Khroumirs vont bien le savoir. Ce qui peut vous rassurer, c'est qu'aucun de nos généraux n'a oublié un parc d'artillerie de cent canons, comme votre illustre de Faily.

— Cancans de portières.

— Des portières qui étaient là quand les Prussiens passèrent et vinrent bombarder Paris ; car n'oubliez pas, Grosjean, que vous les avez amenés à Paris, les Prussiens, et nous n'y amènerons pas les Khroumirs.

— Est-ce ma faute si l'on a voulu la guerre à outrance ?

— Il ne fallait pas la commencer, Grosjean, et jeter misérablement votre pays dans des catastrophes que vous auriez dû prévoir si vous n'aviez pas été entouré de gredins et d'imbéciles.

— Voilà de bien gros mots.

— Moins gros qu'il ne le faudrait pour votre impudence.

— Mon impudence, mon impudence... N'ai-je donc plus le droit de parler maintenant...

— Non, Grosjean, vous n'avez pas le droit de parler, encore moins de crier et de vouloir en remonter aux autres.

— La raison, s'il vous plaît ?

— La raison, c'est que Grosjean n'est pas fait pour remonter son curé et qu'il n'appartient pas aux pendus de parler de corde.

A nos chers Voisins d'Italie

Voyons, en bonne vérité, nous avons tort, chers voisins, de nous fâcher pour pas grand chose. La semaine passée nous vous disions ici des vérités désagréables — et c'était en réponse à bien des sottises, des vantardises, des menaces même. Dieu me pardonne, venez de chez vous. A moi bon se donner ? Il vaudrait mieux raisonner en camarades. Vous avez envie de Tunis, mais nous y sommes. Pourquoi vous céderions-nous la place ? Nous avons besoin d'être un peu chez nous, là bas. Pourquoi ce caprice de nous y supplanter ? Vous nous parlez de Carthage aux portes de Rome. Nous vous répondons que la foi française et la foi punique n'ont rien de semblable, et que les soldats de Solférino sont fort différents des guerriers de Trasi-mène. Vous l'oubliez trop ce Solférino. Et puis Annibal ne demandait qu'à piller Rome et nous, nous passons notre temps à vous prêter de l'argent, que vous nous rendez... quand vous pourrez. Voyez la différence !

Allons voisins, il ne faut pas être si rapaces, vous avez tout à souhait. On vous a fa-

briqué un pays libre, une Italie homogène ! Cette Italie est si fertile qu'en grattant son sol avec un cure-dent, vous y feriez pousser les épis de la Terre promise ! Dans cette Italie vous ne comptez plus les monuments de l'antiquité et de la renaissance, vos galeries regorgent de trésors incomparables, vous avez des millions de cicérones et à changer en nababs des milliards d'hôteliers ! Vous avez des caravanes de Français, d'Anglais et de Russes, vous avez du papier-monnaie contre lequel nous échangeons de bon argent bien sonnante, vous avez un printemps éternel, des roses à pleurnicher, des oranges en Sicile, vous avez Fra Diavolo, vous avez Michel Ange, vous avez la Fornarina, vous avez le pape, vous avez M. Maccio, — alors laissez-nous la Tunisie !

THEATRES

Grand-Théâtre. — Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que nous avons vu *Jean de Nivelle* reparaitre sur l'affiche, après l'interruption de cet insuccès, par un événement sur lequel il est inutile de revenir. Non, parce que nous avons éprouvé quelque plaisir à une seconde audition de l'œuvre, mais parce que cette seconde audition a pleinement confirmé la fâcheuse impression que l'opéra de M. Delibes nous avait produite tout d'abord.

Décidément *Jean de Nivelle* est un ouvrage incohérent et incompréhensible comme livret, et long, ennuyeux et diffus au point de vue musical. Comment a-t-il pu se maintenir à Paris et durer plus de cent représentations ? Grâce, suivant nous à la pauvreté lyrique de notre époque, au renouvellement du public de la capitale et surtout à l'habileté des réclames de M. Carvalho et de l'éditeur de la partition.

Peut-être — et encore nous en doutons, — l'interprétation de l'opéra-comique, Mlle Bilbaut-Vauchelet et M. Talazac en tête, a-t-elle produit l'effet d'un trompe-l'œil sur les spectateurs de l'opéra-comique. Pourtant, nous avons la conviction que cette interprétation parisienne ne doit pas être infiniment supérieure à celle du Grand-Théâtre et que là où il n'y a rien ou presque rien, tous les talents du monde sont impuissants à faire vivre une œuvre d'une désespérante médiocrité sous le rapport scénique. Que le compositeur ait fait une part meilleure à l'orchestration, c'est possible et c'est exact, mais le public qui va au spectacle y vient pour entendre du chant et des chanteurs, et l'orchestre reste forcément au second plan.

Nos musiciens actuels hésitent à le comprendre ; ils préfèrent écrire et composer pour eux et un petit cercle d'amateurs et de connaisseurs. Le public y perd et se contente d'écouter des ouvrages qu'il ne comprend pas ou qu'il trouve soporifiques et ennuyeux.

Et voilà pourquoi votre fille est muette. Voilà pourquoi des *Jean de Nivelle*, après des succès frelatés à Paris, viennent échouer hors du boulevard devant l'indifférence de la province.

Aida est tant soit peu, cette année, comme *Jean de Nivelle* qui fut quand on l'appelle. Tous les « prochains », les « au premier jour » des affiches s'évanouissent devant la fatalité qui s'attache à l'opéra de Verdi.

Trois semaines durant, le ténor est malade, Radamès est sans voix. Puis quand ce brave et infortuné général se remet en selle et se dispose à triompher d'Amonasro, crac..., les trompettes manquent à l'appel. Vous voyez que si les trompettes sont prêtes à sonner, Radamès ne pourra plus partir en guerre.

Quoi qu'il en soit, nous engageons les personnes désireuses de voir les bords du Nil ou les Pyramides à ne point perdre patience ni espoir. Elles peuvent sans crainte retenir leurs places pour le 1^{er} Mai, jour où ténor, trompettes, falcons, contralto et baryton seront complètement salsos.

Théâtre-Bellecour. — A moins d'un accident absolument imprévu, Michel Strogoff aura fait son entrée à Irkousk et remis entre les mains du grand-duc le message qui doit sauver cette ville, au moment où paraîtront ces lignes.

En attendant une constatation de visu du succès de cette pièce, nous pouvons affirmer que jamais ouvrage n'aura été monté à Lyon dans de semblables conditions de luxe, ni d'éclat de mise en scène.

Si les réclames des directions manquent parfois d'exactitude, en prétendant que le matériel du Théâtre-Bellecour est absolument identique à celui du Châtelet, M. Simon est resté dans la vérité vraie. Décors, costumes, accessoires, ballet, tout est aussi ruisissant de richesse ici que là-bas. Ceux qui ont vu *Michel Strogoff* à Paris et le reverront à Lyon, pourront juger et comparer.

D'avance, nous sommes certain de ne point nous tromper en prédisant que plusieurs tableaux, tels que ceux de la Retraite aux flambeaux, avec ses files, ses tambours et ses quatorze trompettes à cheval, le Champ de bataille de Kolivan, le Cortège de l'émir Féofar et le Panorama mouvant, produiront sur les spectateurs un très grand et très puissant effet.

L'interprétation, sauf peut-être un ou deux rôles insignifiants, est aussi soignée que la mise en scène, et de ce côté le succès est aussi assuré avec MM. Nertann, Gerbert, Munié, Bouyer et MM^{mes} Vigne et Déla.

Les ballets sont réglés avec beaucoup de goût et d'originalité, — ce qui n'a pas été toujours le privilège du Théâtre-Bellecour.

Enfin rien ne s'oppose à ce que *Michel Strogoff* fasse à Lyon une longue station de printemps et d'été, — au contraire.

G. LAURENT

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable A. ALRICY.

Lyon. Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5, A. ALRICY, succ

REVUE FINANCIÈRE

Paris, le 14 avril 1884.

Il y a encore beaucoup d'agitation à la Bourse, mais toutes les tendances de la journée ont été dans le sens d'une reprise. On cote 120.10 sur le 5 0/0, 84.50 sur l'amortissable et 89.50 sur l'Italien.

Le Crédit mobilier donne lieu à des transactions animées. On dit que les communications qui seront faites demain à l'Assemblée générale seront des plus intéressantes.

La Banque hypothécaire a rétrogradé en-deçà du cours de 700 et elle ne parvient pas à se rétablir à ce prix.

L'action du Crédit Foncier se rapproche vivement du cours de 4600. A ce prix il y a de beaux profits à recueillir parce que les calculs des prix modérés portent la valeur du titre au-delà de 2000.

On demande des Obligations communales nouvelles 4 0/0.

L'action du Crédit Foncier et Agricole d'Algérie est à 700.

L'obligation de la Société la Rente Mutuelle se classe graduellement. Cet établissement a un portefeuille d'affaires de plus de 10 millions. De très vastes projets sont également à l'étude.

La tentative du placement des Obligations du Casino de Nice paraît avoir complètement échoué. Le public ne pouvait vraiment se porter sur une valeur qui ne présente aucune garantie sérieuse.

On a énormément exagéré les résultats financiers de la subvention.

La Banque Nationale est très ferme à 655. Cette institution s'appuie sur les beaux résultats produits par l'exercice 1880. Le dividende qui va être mis en distribution est de 52.50 pour l'année. On a de plus constitué une importante réserve spéciale. Le Crédit Foncier Maritime est à 620. Les bons de l'Assurance financière se traitent à 290 sans changement. Le Crédit Parisien est de meilleure tenue, il y a des demandes suivies sur cette valeur qui avait été injustement dépréciée. Les actions entièrement libérées de la Banque Européenne sont demandées à 310. Le mouvement de hausse ne tardera pas à se développer de nouveau.

Le Suez fait 1775. La part du Petit Journal 3.800 Nord 1700. Orléans 1300.

LYON

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

AUX

DEUX PASSAGES

34, 36 & 38

Rue et Place de la République

AVIS

Notre nouveau Catalogue vient de paraître. Ce joli petit volume illustré, contenant un aperçu des prix de nos différents articles, est surtout intéressant par ses nombreuses Gravures de

TOILETTES NOUVELLES

Robes toutes faites, Costumes, Matinées, Peignoirs, Robes de Chambre, Jupes, Jupons, Manteaux et Confections pour Dames, Vêtements pour petits garçons, Costumes pour Fillettes, Modes, Chapeaux pour Dames et Enfants, etc.

D'autres dessins très variés y représentent aussi des modèles d'objets confectionnés en Ameublements, Articles de Paris, Lingerie, Chemiserie, Bonneterie, Parapluies, Ombrelles, Ganterie, Cravates, etc.

Il contient en outre une infinité de renseignements précieux à consulter. Nous le remettons ou l'envoyons gratis et franco à toute personne qui veut bien nous en faire la demande.

NOTA. — Les DEUX PASSAGES possèdent un Salon de lecture recevant tous les Journaux et dans lequel on peut faire son courrier, un Ascenseur desservant tous les étages et un Téléphone en correspondance avec tous les abonnés du réseau lyonnais.

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Séjour Discret

M^{ME} DUPORT

TIENT DES PENSIONNAIRES

Lyon, 31, rue Centrale, 31 (Ecrire franco).

Éviter les contrefaçons

CHOCOLAT
MENIER

Exiger le véritable nom

CRÉDIT PROVINCIAL

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 2,500,000 FRANCS

SIÈGE SOCIAL

7, rue Drouot, Paris

AGENCE DE LYON

35, Rue de la Bourse, 35

La Société bonifie actuellement :

3 0/0 pour les Dépôts à vue.

4 1/2 à six mois.

5 0/0 à un an et au-delà.

Exécution de tous ordres de Bourse

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Émission d'Obligations communales 4 0/0

La représentation des prêts qu'il consent aux villes, aux communes et aux départements, le Crédit Foncier de France délivre des Obligations communales 4 0/0 de 100 francs et de 500 francs, au porteur ou nominatives.

Ces obligations sont émises au pair, soit au prix de 100 francs pour les obligations d'une valeur de 100 francs, soit au prix de 500 fr. pour les obligations d'une valeur de 500 francs. Elles sont remboursables aux mêmes prix, en 60 ans au plus tard, par voie de tirages au sort qui auront lieu les 5 février et 5 août de chaque année.

Les intérêts sont payables : à Paris, au Crédit Foncier ; dans les départements, aux Trésoreries générales et aux Recettes particulières, semestriellement les 1^{er} avril et 1^{er} octobre sur les titres de 500 francs et annuellement le 1^{er} avril sur les titres de 100 francs.

Les demandes sont reçues :

A PARIS : au Crédit Foncier de France, rue Neuve-des-Capucines, 19 ;

Dans les Départements : chez MM. les Trésoriers-Payeurs généraux et les Receveurs particuliers des Finances.

La Flanelle végétale

De Schmidt-Verrillor, 5, pl. Bellecour a fait ses preuves. — Les résultats obtenus dispensent de tout commentaire. Nous ne saurions trop recommander l'usage, surtout au printemps. Les Rhumatismes et ceux qui veulent prévenir ces douleurs rebelles nous sauront gré d'avoir mis en relief les puissantes vertus du plus puissant auxiliaire curatif de cette maladie devenue endémique dans notre ville.

MALADIES DES FEMMES

M^{ME} CHRÉTIEU

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la Stérilité et ses diverses affections, M^{ME} CHRÉTIEU compte 26 années de succès qui dépassent toutes les prévisions et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour. — Analyse des urines.

CONSULTATIONS TOUS LES JOURS

DE MIDI À QUATRE HEURES

9, rue Bourbon, au 1^{er}, au-dessus de l'entresol, Lyon

A GAGNER tous les 2 Mois

360,000 Fr.

Dont 2 GROS LOTS de 100,000 fr.

6 Tirages par An :

5 Janvier, 5 Mars, 5 Mai, 5 Juillet, 5 Sept., 5 Novembre

L'abonné au journal LE CULTIVATEUR (11^e année)

participe à tous les tirages

qui donne GRATUITEMENT à tout Abonné

UN NUMÉRO D'OBLIGATION

du CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

(Emprunt 1879)

Ce numéro participe à tous les Tirages pendant

la durée de l'Abonnement.

Un An, 10 fr.; 6 Mois, 5 fr. 50; 3 Mois, 3 fr.

Envoyer mandat-poste au Directeur, 50, r. St-Georges, Paris.

MÉDECINE

Maladies de la gorge, de la voix et de la bouche, effets pernicieux causés par les traitements mercurels et l'abus du tabac. — Faire usage des Pastilles de Dethan au sel de Berthollet.

— La Boîte : 2 fr. 50.

Maladies de l'estomac et des intestins, digestions pénibles, manque d'appétit, aigreurs, renvois, vomissements, diarrhée, coliques, etc. — Faire usage des Pastilles et des Poudres de Paterson au bismuth et magnésie. — Pastilles : 2 fr. 50. — Poudres : 5 fr.

Appauvrissement du sang, faiblesse de tempérament, manque d'appétit, fièvres, maladies nerveuses. — Faire usage du Vin de Bellini au quinquina et colombo, fortifiant, digestif, fébrifuge et antinerveux ; il est recommandé aux enfants, aux femmes délicates et aux personnes affaiblies par l'âge, la maladie ou les fatigues de toute nature. — La Bouteille : 4 fr.

DETHAN, Pharmacien, 90, faubourg Saint-Denis, à Paris, et principales pharmacies de France.

HERNIES

sans opération, guérison prompte, parfaite garantie par les faits. En conséquence plus de bandage.

D^R GALLARD, qual de la Charité, 1, Lyon.

ECONOMIE SÉRIEUSE
Gardez vos fourreaux, plumes, lainages, tentures, etc. L'INSECTICIDE FOUROYANT préserve infailliblement des mites, teignes, etc. E. GALZY, lab., Lyon. Le kil., 12 fr.; 100 gr. p. poste, 1 fr. 95.

HERNIES

Guérison sûre, sans aucun remède, par les bandages perfect. PUY (Laurent) bandage, r. Barre, 5, Lyon.

Etude de M^{re} CHAPUIS, avoué à Lyon, place de la République, 44

VENTE par LICITATION

A LAQUELLE LES ÉTRANGERS SERONT ADMIS

En l'audience des criées du Tribunal civil de Lyon

EN UN SEUL LOT

D'UNE

PROPRIÉTÉ

Dite de la ROULIÈRE

Sise commune de Montrottier (Rhône)

COMPOSÉE DE
VASTE CHATEAU (style Renaissance), Clos, Jardins, Pièces d'eau, Terrassements, Bâtiments d'exploitation, Prés, Terres, Pâturages, Vignes, Bois, Sapins et Bois taillis De la contenance d'environ cent hectares

ADJUDICATION AU SAMEDI 7 MAI 1881

Mise à Prix : 150,000 Fr.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à M^{re} CHAPUIS, avoué poursuivant, et à M^{re} GERIN et TERRAS, avoués coadjuteurs, et pour voir le cahier des charges au Greffe du Tribunal civil de Lyon, où il est déposé à la date du 11 octobre 1880.

LIQUEUR IGNÉE DE M. CABARET

Vétérinaire

Ce résolutif qui remplace le feu, guérit, sans laisser de traces, les molettes, vessigons, nerfs, fêlures, suros, éparvins, etc.

DÉPOT : 4, rue du Moulin-Vert, PARIS, et chez tous les Pharmaciens.

Prix : 4 francs 50.

PLUS DE TÊTES CHAUVES

EAU MALLERON, seul Inventeur des Brevets F^{rs} perf, les opposés de fabrication. Hautes récompenses, 24 Médailles (20 en Or) Traitement du cuir chevelu, arrêt immédiat de la chute des cheveux, repousse certaine à tout âge (forfait). AVIS AUX DAMES : Conservent et croissent de leur chevelure, même à la suite de couches. Gratis renseignements et preuves. F. MALLERON, chimiste, T. de Rivoli, 85. AVIS IMPORTANT. Une dame applique à son cabinet un procédé chimique inoffensif qui enlève instantanément les cheveux et les dames ne paient qu'après succès. On peut appliquer soi-même. NOTICE. 1^{re} Pas de Succursale à Paris.

GAZETTE DE PARIS

Le plus grand des Journaux financiers
DIXIÈME ANNÉE
Paraît tous les Dimanches.

PAR AN

Semaine politique et financière — Études sur les questions du jour — Renseignements sur toutes les valeurs — Arbitrages avantageux — Conseils particuliers par Correspondance — Échéance des coupons et leur prix exact — Cours officiels de toutes les valeurs cotées ou non cotées.

ABONNEMENTS D'ESSAI

2 F^{rs} LA Première Année

Prime Gratuite

LE BULLETIN AUTHENTIQUE

des Tirages financiers et des Valeurs à Lots

PARAISANT TOUTS LES 15 JOURS

Document inédit, renfermant

des indications qu'on ne trouve

dans aucun journal financier.

ENVOYER MANDAT-POSTE OU TIMB.-POSTE

59, Rue Talbott — PARIS

DÉPURATIF DU SANG

Le Sirop concentré de Salsepareille QUET a guéri toutes les Maladies contagieuses; Dartres, Syphilis, Ulcères, Gonorrhées, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Douleurs, Goutte, Rhumatismes, toutes les acrés des humeurs, vices du sang, etc. Ce médicament agit en toute saison et dispense de tisanes.

S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Pb. QUET, rue de la Préfecture, 5. Même pharmacie : Pomme de soufre pour les yeux. Prix : 2 fr. — Liqueur infaillible contre les maux de dents. Prix : 2 francs.

50 pour 100 de REVENU PAR AN
LIRE les MYSTÈRES de la BOURSE

Envoi gratuit par la BANQUE DE LA BOURSE

7, Place de la Bourse, Paris

LE CAFÉ DES GOURMETS

est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Chicorée ou autres substances analogues.

Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom : **TRÉBUCHEN**

ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE



On cherche à égarer une confusion sur les PILULES GOLVIN. Toute boîte qui ne sera pas semblable au modèle ci-contre est une contrefaçon. Chaque pilule porte le nom GOLVIN. — En purifiant le sang, ces pilules sont efficaces dans toutes les maladies. — 2 fr. la boîte, y compris le NOUVEAU GUIDE de la SANTÉ. — Dans toutes les Pharmacies de France et de l'étranger. — Adresser toute communication relative aux produits de la Méthode dépurative à M. GOLVIN, 50, rue Olivier-de-Serres, Paris.

MOYEN De faire rapporter aux RENTES FRANÇAISES **50 POUR 100**

Brochure expédiée gratuitement. S'adresser à la SÉCURITÉ FINANCIÈRE (14^e Année) 26-28, RUE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, PARIS (près la Bourse)

Maison spéciale pour les Opérations de Bourse à TERME

FUMIGATEUR

Anti-Asthmatique

Prix : 2^{fr} 50

36 Bouteilles

Remède infailible

contre l'Asthme, les Quintes de Toux

les Suffocations.

Préparé par M. A. LÉGRAND

Ph^{re} de l'École supérieure de Paris

ET EXPÉRIMENTÉ AVEC SUCCÈS

DEPUIS 5 ANS

à la Maison Médicale

ENCAUSSE & CANESIE

Fondée en 1869

57, rue Rochecouart, Paris

En vente dans toutes Pharmacies

S'adresser

pour toutes demandes et Commissions :

M^{re} COUTELLIER, PAER & C^{ie}

45, Faubourg Montmartre, Paris

DÉPÔTS À LYON

Chez MM. Che blanc, Léveque,

Monvenoux, Daloz, Lestra, Léoras,

et à la Pharmacie des Terraux.

AGENTS

Une maison de Banque de Paris demande des Agents sérieux pour la vente de fonds publics et valeurs à lots de France, par versements mensuels de 10 à 30 francs. Bonne commission et salaire fixe si résultat satisfaisant. — Adresser demandes franco à la Banque Hollandaise-Parissienne, Wessels et C^{ie}, 11, rue Louis-le-Grand, Paris.

ABONNEMENT SANS FRAIS

à tous les Journaux

V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Articles de Luxe et de Fantaisie

MON CASSET

Rue de la République

Rue de la République

(EX-RUE DE LYON)

(EX-RUE DE LYON)

MAROQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gilets. — Accessoires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-Bonquets — Passe-Partout
Chapeaux. — Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs

PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

Pharmacie LANGLADE & AUGUET, rue Thomassin, 8.

NÉURALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE

Guérison rapide et sûre par

la Poudre Antinéuralgique de G. Langlade

ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE

de l'indication, avec preuves irréfutables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Écrire à EYMIN, à Vienne (Isère). Il répond par retour du courrier.

PLUS D'ÉCOULEMENTS CHRONIQUES

L'INJECTION SÈCHE VINCENT guérit radicalement, sans mercure, en secret, sans régime, les maladies secrètes, écoulements récents ou anciens, pertes blanches. Une seule suffit. Env. franco poste c. 5 fr. VINCENT, Pharm. à Grenoble.

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne fabrication des

CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS

DÉPÔT DE LA CHAUSSURE PINET

BON MARCHÉ

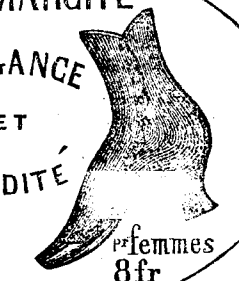
ÉLÉGANCE

ET

SOLIDITÉ



Hommes 12fr



Femmes 8fr

DÉPÔT DE LA CHAUSSURE PINET

Maison CASSET, rue de la République, 32

EX-RUE DE LYON